

Bread and Roses

Hasta la victoria siempre

Bread and Roses, Grande-Bretagne / Allemagne / France / Italie / Espagne / Suisse 2000, 110 minutes

Monica Haïm

Number 216, November–December 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59170ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Haïm, M. (2001). Review of [Bread and Roses : *Hasta la victoria siempre* / *Bread and Roses*, Grande-Bretagne / Allemagne / France / Italie / Espagne / Suisse 2000, 110 minutes]. *Séquences*, (216), 47–47.

BREAD AND ROSES

Hasta la victoria siempre

Il s'arrivent une fois que tout le monde est parti. Pendant que banquiers, comptables, avocats, secrétaires et commis de bureau dorment ou se divertissent, ils travaillent. Ils font briller les fenêtres; ils époussettent les meubles, les plantes, les livres et les objets; ils nettoient les tapis; ils lavent les planchers, les lavabos, les toilettes et ils vident les poubelles. Ils sont payés 5,75 \$ de l'heure, n'ont ni assurance-maladie, ni congé payé, ni rémunération pour les heures supplémentaires, ni sécurité d'emploi. En majorité, ce sont des immigrés venus aux États-Unis d'Amérique, avec ou sans papiers, à la recherche d'une vie meilleure et d'un salaire qui leur permettrait de faire vivre leur famille dans l'autre Amérique : au Mexique ou au Salvador.

Aujourd'hui, la lutte des exploités est le sujet de documentaires que l'on présente à la télévision, soit entrecoupés de publicités, soit après 23 heures. Mais voilà que Ken Loach et Paul Laverty, le scénariste, en font le sujet d'un film basé sur un fait réel : le combat pour la syndicalisation mené, il y a 10 ans, par des employés d'entretien à Los Angeles. Connus sous le nom de *The Battle for Century City*, ce combat a engendré un documentaire du même nom cité dans **Bread and Roses**.

Présenté comme un film de « fiction », ce dernier bénéficie, d'entrée de jeu, des effets positifs inhérents à la salle de cinéma : mise en valeur du film et attention du spectateur. Mais, de façon plus importante encore, il permet la création de personnages qui illustrent les effets, sur l'individu, de la misère économique et de l'injustice sociale, ainsi que la détresse psychique qu'elles engendrent.

Récit d'apprentissage, **Bread and Roses** oppose deux sœurs : Maya, jeune, vive et espiègle, arrive « au pays de la chance » comme immigrante illégale pour rejoindre Rosa, déjà installée. Rosa, l'aînée, tendue et enragée, a deux enfants et un mari gravement atteint de diabète qui ne peut se faire soigner faute de moyens. Elle fait vivre sa famille en faisant le ménage de bureaux. Grâce à elle, Maya se fait embaucher par la même compagnie d'entretien. Et, très vite, découvre l'humiliation et l'intimidation que les employés subissent aux mains d'un surveillant qui a tout d'un tortionnaire bien qu'il soit, lui aussi, immigrant... Effrayée mais aussi révoltée par ses tactiques d'intimidation, Maya se joint aux efforts d'un jeune (et charmant) organisateur syndical et s'engage dans la lutte pour la syndicalisation. Rosa, à qui la vie a appris qu'espérer et lutter est un luxe interdit, dénonce les participants à une action de protestation.

La trahison de Rosa est l'occasion d'une scène explosive, magistrale et terrifiante. Mais une fois l'émotion passée, on se rappellera que la narration de **Raining Stones** et celle de **Ladybird** culminent dans des scènes analogues. Bien que Loach réussisse ces scènes comme nul autre en obtenant des comédiens (ici : Elpidia Carrillo) des performances extraordinaires, il reste que ce traitement semble devenir une formule de sa dramaturgie. La courbe dramatique des scènes semble également quelque peu mécanique :

celles qui commencent de façon comique finissent de façon dramatique et *vice versa*. L'effet de montagnes russes ainsi créé devient vite lassant à force de répétitions. Enfin, la description de l'univers de **Bread and Roses** est beaucoup plus étriquée et figée que celle de **Raining Stones** et de **Riff Raff**, pour ne citer que deux exemples. L'explication de la faiblesse du pouvoir évocateur de ce récit, son manque de profondeur par rapport aux exemples cités, se trouve, peut-être, dans le fait que c'est un récit mobilisateur et non descriptif. Dans ce sens, **Bread and Roses** a les défauts des films militants.

Cela mis à part, il a une très grande vertu : celle d'avoir été réalisé. Aujourd'hui, alors que l'idéologie néo-libérale postule, entre individus, des rapports de concurrence et fait traiter la main d'œuvre comme une simple marchandise soumise aux lois du marché; alors que les syndicats minimisent leurs revendications par peur de démantèlement des entreprises sous des cieux où la misère a rendu la main d'œuvre plus docile ou sont cassés pour économiser sur la main d'œuvre et donc être plus compétitif; alors que l'emploi est précarisé et la libre entreprise encouragée pour faire obstacle à la solidarité, raconter l'histoire d'une lutte syndicale victorieuse est un acte de résistance.

Monica Haïm

Grande-Bretagne/Allemagne/France/Italie/Espagne/Suisse 2000, 110 minutes — Réal. : Ken Loach — Scén. : Paul Laverty — Photo : Barry Ackroyd — Mont. : Jonathan Morris — Mus. : George Fenton — Déc. : Martin Johnson, Catherine Doherty, Melissa Levander — Cost. : Michele Michel — Int. : Pilar Padilla (Maya), Adrien Brody (Sam), Elpidia Carrillo (Rosa), Beverly Reynolds (Ella), Mayron Payes (Ben), Jack McGree (Bert) — Prod. : Ulrich Felsberg, Rebecca O'Brien — Dist. : Christal Films.

Un acte de résistance

